Le Vase Brisé.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut effleurer à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute.
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde.
Il est brisé, n'y touchez pas.

M. et Mme Fernand May passent quelques jours à Covington, Lne.

M. et Mme Edmund Ernest Richardson sont en route pour le Colorado où ils séjourneront pendant plusieurs semaines.

Mlle Sallie Trufant passe quelque temps chez Mme Albert Maginnis, à sa résidence d'été à la Passe Christian.

Le Juge et Mme Walter Guion sont attendus demain de la Caroline du Nord.

Mlle Marguerite Maginnis est de retour de Waveland où elle a passé quelques jours en quittant la Passe Christian.

Le Juge et Mme Fred. D King sont arrivés récemment de Covington, Lne, et passeront l'hiver à la Nouvelle Orléans.

M W.B. Thompson est de retour des White Mountains où il a séjourné quelques semaines.

Mlle May Boutcher est revenue ces jours derniers de Bowling Rock C. du N.

Mme James Bush et ses enfants sont actuellemdnt chez M. et Mme Reuben G. Bush, Sr, dans la paroisse Terrebonne.

M. Hugh McCloskey a passé quelques jours à Covington, Lne., la semaine derrière.

Mlle Kitty Minor est de retour d'un séjour dans les environs de Natchez, Miss.

Mlle Mary Stanton passe quelque temps avec Mme J. R. Westfeldt et Mlle Louise Westfeldt à Fletcher, C. du N.

On annonce le mariage prochain de M. Edgar B. Howard de cette ville, avec Mlle Elisabeth Newhall, la fille de M. et Mme Charles A. Newhall de Chestnut Hill, Philadelphie. La cérémonie aura lieu à Philadelphie le samedi 1er octobre, et sera suivie d'un grand déjeuner. M. Howard est le fils de M. Frank T. Howard de la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme Norman Eustis et Mlle Olive Eustis sont de retour de Washington, D. C., où ils ont fait un séjour en revenant de Crockett Springs, Vie.

Mme Percy Brown et ses enfants sont revenus lundi de Biloxi où ils ont passé plusieurs semaines.

Mlle Emma Hincks venant de Pecan Grove, la résidence d'été de ses parents, M. et Mme Joseph A. Hincks, dans les environs de Hammond, Lne, a passé la semaine à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme Pierre Cooke passent un mois à Mount Marquino, Me.

M. et Mme C. A. Lelong passeront l'hiver avec M. et Mme P. A. Lelong, qui occupent une nouvelle résidence à l'angle de l'avenue Peters et de la rue Camp.

Mme George K. Pratt, Jne, qui a passé la saison à la Passe Christian était ces jours derniers à Waveland chez ses parents, M. et Mme Hypolite Laroussini.

Mlle Marie LeMore, Mlle Amélie Granger et M. Richard Staigg ont été les hôtes de M. et Mme V. E. Michel et de Mlles Haydée et Mignon Michel à la Baie St-Louis ces jours passés.

Mme Arthur Voorhies est en visite chez Mme S. Locke Breaux à la Passe Christian.

Mlle Monita Hardin est attendue du Canada aujourd'hui.

M. Rixford J. Lincoln est à Weaverville, C. du N., où il passera encore quelques semaines.

Le mariage de Mlle Marguerite Saunders et du Dr Eugène Davis, de Charleston, O. Vie, sera célébré le samedi 24 septembre, à Wytheville, Vie, où les parents de la future mariée, le Juge et Mme E. D. Saunders, ont passé la saison. La cérémonie aura lieu à 7 heures du soir, à l'église Episcopale St-John.

M. Morgan Whitney est parti récemment pour New-York d'où il se rendra à New-London, Conn.

Mlle Olive Freret est de retour d'un séjour chez M et Mme Richard McCall, sur l'habitation McManor.

Mlle Jane Gerdil est arrivée mercredi de New York où elle a passé quelque temps à son retour de l'Europe.

M. et Mmes A. J. Tete passent quelque temps à Long Beach, Miss.

M. et Mme Joseph Frankenbush sont actuellement les hôtes de Mme F. G. Freret, à Gulport, Miss.

Mme Albert De Ben passe quelques jours à Covington chez sa mère Mme James Prévost.

Mlle Jeanne Barnett passe quelques semaines à Lewisburg, Lne, chez sa sœur, Mme Gaspard Cusachs.

Le Col George McDerby est arrivée mardi de St Louis où il a fait un court séjour.

Mlles Adèle et Janet Ford sont de retour du Nord.

Mme Mercer Patton et sa fille Marion, sont revenues récemment de St Martinville où elles ont séjourné quelques semaines.

Mlle Mina Bernard se rendra le mois prochain à Los Angeles, Cal., où elle sera pendant quelque temps l'hôte de M. et Mme L. N. Brunswig.

Mlle Bessie McCloskey et Mlle Nisida Sougeron passent quelques jours chez M. et Mme Pemberton Baldwin à Abita, Lne.

Mme George Williams et Mlle Sophie Wright ont quitté Mackinaw Island Mich., pour Détroit où elles passent quelques jours.

Mme Zulmé D. LaPlace et son fils, M. Dunbar LaPlace sont de retour de leur voyage en Europe et sont actuellement les hôtes de Mme Clara LaPlace, en sa nouvelle résidence 2013 Ave. Palmer.

M. T. Marshall Miller est de retour de Crockett Springs, Vie.

M. et Mme Sidney Story et leur fils Edmond, sont en voyage à l'Ouest.

M. et Mme Ivy Kittredge sont les hôtes de M. et Mme Hypolite Laroussini à Waveland, Miss.

M. et Mme Raoul Vallon et leurs enfants sont de retour de Lewisburg, Lne, où ils ont passé l'été.

M. Ernest T. Florance est actuellement à New-York.

Mme Jefferson Hardin et Mlle Gladys Hardin sont arrivées samedi de Asheville.

Mlle Amelia Wharton passe quelque temps avec M. et Mme George F. Wharton, à Mandeville, Lne.

M. Léon Gibert est de retour de Lexington, Vie, où il était allé accompagner son fils Gustave, qui est entré au Collège Militaire de la Virginie.

M. Gilbert Dupré est de retour d'un séjour chez M. et Mme Norvin T. Harris, à Louisville, Ky.

M. et Mme Lyle Saxon passent quelque temps au Canada.

Le Rabin I. L. Leucht est de retour d'un séjour aux Adirondacks.

M. Ovide Lacour passe quelque temps à Atlantic City.

Mme Gilbert Green est arrivée ces jours derniers de Tate Springs, Tenn., et sera pendant quelques semaines chez Mlle Norton, avenue St-Charles.

Le mariage de Mlle Irène Marie Deléry, fille de Mme Frank Deléry, avec M. C. Léonce Perrin sera célébré le 26 octobre.

M William Bright est parti récemment pour Philadelphie et Saratoga Springs.

M. Gus J. Ricau est actuellement l'hôte de M. et Mme Pemberton Baldwin à leur résidence dans les environs d'Abita, Lne.

M. et Mme William J. Bentley sont de retour de l'Europe et passent quelque temps chez M. et Mme Robert J. Perkins.

M. et Mme Paul Gelpi qui ont passé la plus grande partie de la saison à Waukesha feront un séjour à New York avant de rentrer à la Nouvelle Orléans.

Mme Clement B. Penrose Jr, passe quelques semaines chez ses parents, M. et Mme Norvin T. Harris qui occupent leur résidence d'été près de Louisville, Ky.

M. et Mme J. Robert Norman et leur famille passeront l'hiver à la Passe Christian.

Mme E. C Roehl et ses enfants sont revenus mercredi de Waynesville, C. du N., où ils ont passé plusieurs mois.

M. C. W. Labouisse est arrivé du Nord récemment.

M et Mme Benj. Kernan sont revenus jeudi d'un voyage à French Lick Springs et au Canada.

M. Charles B. Thorn était à l'Hôtel Impérial de Narragansett Pier, ces jours derniers.

M. et Mme Dan. Charbonnet sont revenus ces jours passés de la Passe Christian où ils ont été pendant quelque temps les hôtes de M. et Mme S. Locke Breaux.

Le mariage de Mlle Nell Bres, fille de M. Joseph Ray Bres, avec M. Ernest Lewis Eustis, sera célébré jeudi, le 29 Septembre à 6:30 du soir, à l'église du Saint Nom de Jesus.

M. H 3 Dufour est actuellement à New York.

M. et Mme Charles W. Ziegler et leur famille sont de retour de la Passe Christian où ils ont passé plusieurs mois.

Mme Arsène Perrilliat et sa fille, Lise, quitteront prochainement Asheville pour New-York où elles séjourneront quelque temps.

M. et Mme Ernest Jahncke et leurs enfants sont de retour d'un voyage à New-York et Atlantic City

Mlle Solidelle Deynoodt est revenue dimanche de Covington, Lne, où elle a passé un mois avec ses nièces, Mlles Benshaw.

M Edmond Denis à récemment quitté St Louis pour se rendre au Colorado où il fera un long séjour.

Mlle Nina Préot sera l'hôte du Juge et de Mme Saunders à Wytheville, Vie., à la fin de ce mois.

Le Prof et Mme W. H. Creighton sont de retour de leur voyage en Europe.

Mlle Joséphine Billaud est revenue récemment de la Baie St Louis, où elle a passé quelques semaines.

Mme Gaston Bertus et ses enfants sont de retour de Covington, où ils ont séjourné pendant l'été.

Mme F. G. Freret et ses petites filles, Mlles Ellen et Margaret Frankenbush passent quelque temps à Gulfport, Miss.

On a célébré mercredi le 14 septembre, à l'Eglise Commémorative de l'Empereur Guillaume, à Berlin, Prusse, le mariage de Mlle Olga Von Nordenflycht, fille du baron et de la baronne Von Nordenflycht, avec M. Hans Von Kaltenborn-Stachau. Les nouveaux époux vont habiter Brooklyn, N-Y., M. Von Kaltenborn-Stachau étant attaché à la rédaction du Brooklyn Eagle.

Le Baron et Mme Von Nordenflycht et leur fille, Mlle Gussie Von Nordenflycht, resteront en Europe jusqu'en février, époque à laquelle ils retourneront au Brésil.

M. et Mme Charles Sinnott sont partis mercredi pour New York.

Mme George Ferrier et Mme Joseph Simpson sont actuellement les hôtes de Mme Henry G. McCall, à Evan Hall, Ascension.

Le Rev. Beverly Warner est de retour de Fischer Island où il a séjourné pendant la chaude saison.

M. et Mme George Moréno et leur fils, Francis, passent quelques semaines à Mandeville.

M. et Mme William Grant sont partis récemment pour Louisville, Ky.

Mlle Marcelle Desporte est de retour d'un voyage au Canada.

M. et Mme J. E Bouden, Jne, passent quelque temps à New-York.

Mercredi, le 28 septembre, à 10 heures du matin, aura lieu à Live Oak, la résidence de M. et Mme L. C. Gautier, près de St-Martinville, le mariage de leur fille, Mlle Emilie Gautier, avec M. Lawrence Levert, le fils de M. J. B. Levert de cette ville.

Mme M. Arnoult et son fils, Mandeville, sont de retour de Lewisburg, Lne, où ils ont passé plusieurs semaines.

Mme Clara Mentz est de retour de la Passe Christian.

Le Dr et Mme W. W. Butterworth sont arrivés de l'Europe mercredi dernier.

Mlle Elise Hindermann est revenue ces jours passés de Waveland où elle était en visite chez M. et Mme E. J. Bobet.

M. et Mme Bishop Chapman Perkins sont partis pour New York la semaine dernière.

Mlle Irène Déléry est de retour de Saluda, C. du N, où elle a passé l'été

Mlle Lydia Dabovai passe quelque temps à Covington, Lne., avec ses cousines les demoiselles Renshaw.

M. et Mme C. C. Socola sont de retour de Ocean Springs où ils ont passé quelques semaines.

Mlle Mary Pritchard est arrivée hier de Virginia Beach où elle a séjourné pendant les mois d'été.

Mlle Edith Duggan passera le mois d'octobre au Texas chez son frère, M. Eugène Duggan.

M. et Mme Charles Farwell et leur famille sont à Manitou Springs, Colo, où ils séjourneront pendant plusieurs semaines.

Mme Eugène Ellis et ses enfants passent quelque temps à St-Francisville, Lne.

Les chapeaux des élégantes

Quel problème palpitant ! Comment seront-ils cet hiver, petits ou grands ? Vous devinez qu'il s'agit de vos chapeaux, Mesdames. Rassurez-vous, ils seront grands et petits, hauts et bas, ils auront des plumes, des fleurs, de la dentelle, de l'or, de l'argent, des pierreries, ouf ! Et tout cela devra se réunir sur une seule tête. Et j'oubliais les fourrures ! De plus, un petit béguin devra se nicher dessous ; ça, encore, moralement ou immoralement, sera facile. Voici un projet dernier cri : Un renard rosié en rond tiendra entre ses dents quelques roses, son cou sera orné d'un collier de perles, ses yeux seront de diamant et ses amours de pattes se poseront sur une dentelle d'argent finement ruchotée ; avec cela, une petite robe de rien du tout, dont un billet de mille peut mesurer le tour. Voilà la mode la moins exagérée.

Le "New-York Herald" lance cette information sensationnelle :

L'inimitable génie des modistes parisiennes ne se contentera pas du chapeau à deux fins ; ces dames le veulent à triple et à quadruple effet. La toque de soirée, si elle est en fourrure, sera faite de manière à servir de manchon, et il suffira de dénouer une boucle pour détacher la garniture du chapeau de ville et improviser un boa.

Mais grande nouvelle, les "chichis" ont vécu. Quelques cheveux collés sur le crâne devront suffire.

O ! mode, que de crimes on commet en ton nom.

SARAH BERNHARDT

Ambulancière A l'Odéon

Souvenirs du siège

J'avais organisé mon ambulance avec peu de monde. Ma cuisinière s'était installée au foyer du public. Je lui avais acheté un immense fourneau et elle pouvait faire des soupes et des tisanes pour cinquante hommes. Son mari était chef infirmier. Je lui avais adjoint deux aides ; et Mme Guérard, Mme Lambquin et moi étions les infirmières. Nous devions veiller deux à la fois, de sorte que nous passions toujours deux nuits sur trois. Mais je préférais cela que de prendre une femme que je ne connaissais pas.

Mme Lambquin jouait les duègnes à l'Odéon, C'était une femme de visage laid, de tournure commune, mais pleine de talent. Elle avait le verbe haut et la conversation gauloise. Pour elle, un chat était un chat, et elle n'admettait pas la sournoiserie des sous entendus. Elle était parfois gênante par la crudité de ses réflexions, mais elle était bonne, active, alerte et dévouée.

Mes amis, qui faisaient leur service sur les remparts, venaient me servir de secrétaires pendant leurs heures de loisirs ; car j'avais un livre que je presentais chaque jour à un sergent du Val-de-Grâce qui venait savoir si j'avais des rentrants, des morts ou des sortants.

Paris était assiégé. On ne pouvait plus sortir bien loin. On ne recevait plus de nouvelles. Mais le cercle allemand n'enserrait pas les portes de la ville.

Le baron Larrey venait de temps en temps. Et j'avais comme chirurgien en chef le docteur Duchesne, qui a sacrifié ses jours, ses nuits, son talent, exclusivement aux soins de mes malheureux hommes pendant les cinq mois que dura cet affreux et réel cauchemar.

Je ne puis évoquer ces heures terribles sans une profonde et réelle émotion. Ce n'était plus la patrie en danger qui me tenait les nerfs en éveil, mais les souffrances de tous ses enfants, Ceux qui se battaient là-bas ; ceux qu'on nous apportait fracassés ou mourants ; ces nobles femmes du peuple qui faisaient la queue des heures et des heures pour recevoir le morceau de pain, de viande, le pichet de lait nécessaire à nourrir les pauvres gosses ; ah ! les pauvres femmes !.. Je les voyais des fenêtres du théâtre. Je les voyais se serrer les unes contre les autres, bleuies par le froid, tapant les pieds pour ne pas les laisser geler, car cet hiver fut le plus cruel qu'on eut à subir dans une période de vingt années.

Bien souvent on m'amenait une de ces silencieuses héroïnes évanouie de fatigue ou prise de congestion subite occasionnée par le froid.

Trois malheureuses femmes furent transportées à l'ambulance. L'une d'elles avait les pieds gelés : elle perdit le pouce du pied droit. L'autre, une grosse énorme femme qui nourrissait, avait ses pauvres seins plus durs que du bois : elle hurlait de douleur. La plus jeune, une enfant de seize à dix-huit ans, mourut de froid sur le brancard où je l'avais fait installer, afin qu'elle fût conduite chez elle. Il y avait, ce 24 décembre 1870, quinze degrés de froid.

Bien souvent, j'envoyais Guillaume, notre infirmier, les réconforter par un peu d'eau-de vie. Ah! que de souffrances n'ont elles pas endurées, ces mères désolées, ces sœurs craintives, ces fiancées inquiètes!

Mon ambulance était pleine. J'avais soixante lits, et dus en improviser dix autres. Les soldats étaient dans le foyer des artistes et du public; les officiers dans une salle réservée jadis au buffet du théâtre.

Un jour, on m'amena un jeune Breton nommé Marie Le Gallec; il avait reçu une balle dans la poitrine, et une autre balle lui avait cassé le poignet. Le docteur Duchesne me dit simplement, après lui avoir serré fortement la poitrine et étayé son pauvre poignet par de petits morceaux de bois: "Donnez à cet homme ce qu'il désire, c'est un moribond."

Je m'approchai de lui: "Dites-moi ce qui vous ferait plaisir, Marie Le Gallec?—Soupe!" me répondit-il brusquement et laconiquement. Guérard s'empressa vers la cuisine et revint peu après avec un large bol plein de bouillon gras avec du pain grillé trempant dedans. Je mis le bol sur la petite planchette portative à quatre pieds qui servait pour les repas de mes blessés et qui, grâce à ces pieds, était d'une commodité parfaite.

Le moribond me regarda fixement: "Barra! me dit-il, barra!" —Je lui présentai la cuillère. Il secoua la tête négativement. Je lui présentai le sel, le poivre. "Barra!.... barra!" continua-t-il. Et sa pauvre poitrine trouée sifflait sous les efforts répétés de son énergique demande.

J'envoyai immédiatement au ministère de la Marine où se trouvaient sûrement des marins bretons. J'expliquai mon triste embarras, et mon ignorance du dialecte breton. On me répondit cette phrase: "Barra" veut dire "pain." Heureuse, je courus vers Le Gallec avec un gros morceau de pain. Sa figure s'illumina, il prit le pain de sa main valide, le cassa avec ses dents, et laissa tomber les morceaux dans le bol.

Puis il mit sa cuillère au milieu de cette étrange soupe et, tant que celle-ci ne put tenir debout au milieu de son bol, il entassa le pain. Enfin, la cuillère se tint droite sans oscillations, et le jeune soldat sourit. Il se préparait à manger cette horrible pâtée, quand le jeune prêtre de Saint-Sulpice attaché à mon ambulance, que j'avais fait chercher après les tristes paroles du docteur, lui posa doucement la main sur son bras, arrêtant ainsi son mouvement de satisfaction gourmande. Le pauvre regarda le prêtre qui lui montrait le petit saint ciboire: "Oh!...." fit-il Et posant son gros mouchoir sur sa soupe fumante, il croisa ses mains. Nous avions développé autour de son lit les deux paravents qui servaient à isoler les mourants ou les morts.

Il resta seul avec le prêtre pendant que je faisais la ronde autour des malades pour calmer les gouailleurs ou aider les croyants à se soulever pour la prière, quand le jeune prêtre entr'ouvrit la légère clôture.

Marie Le Gallec, la figure éclairée, mangeait son abominable panade. Il s'endormit après, s'éveilla pour demander à boire, mourut tout aussitôt, dans un léger spasme d'étouffement.

Heureusement, je ne perdis pas beaucoup d'hommes sur les trois cents qui passèrent par mon ambulance. Car la mort de ces malheureux me bouleversait. Mais je pus, quoique très jeune, — j'avais alors vingt-quatre ans, — me rendre compte de la lâcheté de quelques uns et de l'héroïsme de beaucoup d'autres.

Un jeune Savoyard de dix huit ans avait eu l'index enlevé. Sûrement, d'après le baron Larrey, ce gars s'était fait sauter le doigt avec son fusil. Mais je ne voulais pas le croire. J'observai cependant que, malgré les soins donnés à ce doigt, il ne guérissait pas. Je fis, sans qu'il s'en aperçût, son pansement d'une façon différente et j'eus la preuve, le lendemain, que ce pansement avait été changé. Je racontai le fait à Mme Lambquin, qui était de garde cette nuit-là avec Mme Guérard. "Bien, bien, me dit-elle, je veillerai, dormez, mon enfant, et comptez sur moi."

Le lendemain, quand j'arrivai, elle me dit qu'elle avait surpris le gars grattant la plaie de son doigt avec son couteau. J'appelai le jeune Savoyard, lui déclarant que j'allais faire mon rapport au Val-de-Grâce. Il se prit à pleurer et me jura qu'il ne recommencerait plus.

Cinq jours après, il était guéri. Je signai son bulletin de sortie, et il fut envoyé au service de la défense. Qu'est-il devenu?

Un autre malade nous surprenait également, Chaque fois que sa plaie était sur le point de se guérir, il était pris d'une dysenterie effrayante qui retardait sa guérison. Ceci parut suspect au docteur Duchesne, qui me pria de guetter cet homme. Et nous eûmes, au bout d'un assez long temps, la certitude que le blessé avait imaginé la plus comique invention.

Il couchait près du mur et n'avait donc pas de voisin d'un côté. Il travaillait la nuit à limer le cuivre de son lit. Il faisait tomber le résidu de son travail dans un petit pot de pharmacie qui avait renfermé un onguent quelconque. Quelques gouttes d'eau et du gros sel mêlés à la cendrée de cuivre composaient un empoisonnement qui faillit coûter la vie à son inventeur. J'étais révoltée par ce stratagème. J'écrivis au Val de Grâce, et une voiture d'ambulance vint prendre le mauvais Français.

Mais, à côté de ces tristes êtres, que d'héroïsmes!

On m'amena un jour un jeune capitaine: un grand diable, taillé en hercule, ayant une tête superbe, au regard franc.

Il fut inscrit sur mon livre : capitaine Menesson. Il avait reçu une balle dans le haut du bras, à la naissance de l'épaule. Mais quand, aidée de l'infirmier, j'essayai doucement de lui enlever sa capote, trois balles tombèrent du capuchon qu'il avait relevé sur sa tête et je comptai seize trous de balle dans sa capote.

Ce jeune officier était resté debout pendant trois heures durant, servant ainsi de cible et couvrant la retraite de ses hommes, qui tiraient sans désemparer sur les ennemis. Cela se passait dans les vignes de Champigny.

On me l'avait amené évanoui dans une voiture d'ambulance.

Il avait perdu beaucoup de sang, et était à moitié mort de fatigue et de faiblesse. Il était doux et charmant, et se croyait, deux jours après, assez guéri pour retourner se battre : mais les docteurs s'y opposèrent, et sa sœur, qui était religieuse, le supplia d'attendre qu'il fût à peu près guéri. "Oh ! pas tout à fait, disait-elle doucement, mais juste assez pour avoir la force de te battre."

On vint, peu de temps après son entrée à l'ambulance, lui remettre la croix de la Légion d'honneur. Et ce fut une seconde émotion très poignante.

SARAH BERNHARDT.

LE 4 SEPTEMBRE 1870

Il y a quarante ans, à cette même date, la nouvelle se répandait dans Paris, et de la capitale gagnait la France entière, que le sort des armes nous avait été définitivement défavorable, et que l'empereur Napoléon III venait de rendre son épée à Sedan. La nouvelle génération, qui n'a pas connu ces heures douloureuses, ne peut pas se rendre compte de l'impression produite dans les esprits par cet événement qui marquait le terrible réveil du pays après dix huit ans d'apothéose, et qui faisait de nous des vaincus; mais ceux qui, même tout petits alors, étaient en âge de lire l'angoisse sur les visages et de comprendre que quelque chose d'inusité se passait, conservent encore, et conserveront toujours le souvenir d'oppression que la tristesse de ces journées imposait à leur jeune cœur et à leur imagination déjà inquiète.

La reddition datait du 2 septembre. Mais elle avait été tenue secrète par un sentiment de désarroi, de déchirement, de pudeur nationale, dont on ne saurait faire grief à aucun gouvernement. Il s'agissait, avant tout, de parer aux premiers effets de cette catastrophe et d'enrayer la démoralisation que l'affreuse nouvelle ne pouvait manquer de produire sur la population, déjà trop cruellement atteinte par les premiers revers de nos troupes, lorsqu'une dépêche venue de Bruxelles acheva de dissiper les doutes auxquels on se rattachait encore. Immédiatement une grande effervescence gagna Paris. Le Corps législatif, devant la gravité des événements, décida de tenir une séance de nuit. A une heure du matin, le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, qui avait remplacé M. Emile Ollivier à la tête du gouvernement, annonça aux députés la fatale nouvelle. La capitulation de Sedan devenait officielle ! Les députés lui offrirent pleins pouvoirs pour continuer son œuvre de défense du territoire ; mais le général n'osa pas assumer une telle responsabilité, et son refus acheva de jeter la désorganisation dans le pays, si cruellement éprouvé ! C'est alors que Jules Favre déposa une proposition déclarant la déchéance de l'empereur et nommant une commission de gouvernement pour continuer la résistance. La proposition était conçue en de tels termes que la majorité des députés ne voulait point l'accepter. Pendant ce temps l'impératrice, investie de la régence depuis le mois de juillet, répondit à l'attitude du comte de Palikao et à celle de Jules Favre par la nomination d'un conseil de gouvernement et de défense nationale. Mais déjà le désordre était déchaîné dans la capitale et il devenait impossible d'arrêter le courant qui s'apprêtait à emporter dans son remous le régime impérial.

Le lendemain, c'est-à-dire le 4 septembre, tandis que les députés délibéraient de nouveau sur la proposition de Jules Favre, amendée et adoucie par Thiers, la populace envahissait le Palais-Bourbon. La troupe chargée d'en garder les issues fraternisa avec la garde nationale ou dut se replier, impuissante, devant le flot montant de l'émeute. Les grilles furent forcées. En un instant, une foule vociférante envahit les tribunes, brandissant des drapeaux tricolores, et surtout des drapeaux rouges. La salle des séances elle-même en fut bientôt remplie par l'imprudence d'un huissier qui avait entr'ouvert une des lourdes portes massives, derrière lesquelles les manifestants hurlaient des menaces. Les députés allaient et venaient, affolés, essayant de tenir tête à l'orage ou de trouver un refuge contre l'exaspération nationale. Un grand nombre, abandonnant la place, purent s'esquiver, on ne sait comment. Eugène Pelletan craignait un conflit entre l'armée et la garde nationale, et jetait des cris d'alarme; Glais-Bizoin, Jules Favre, les autres députés de l'opposition essayaient de ramener le calme et de maîtriser les envahisseurs. On leur répondait par des injures.

Ils parlaient de liberté de discussion, de dignité de l'Assemblée, ils mettaient en avant tous les grands mots par lesquels le parlementarisme a coutume de masquer son impuissance, et on leur répondait par des imprécations, des chants révolutionnaires, des railleries ou des menaces.

Le président, M. Schneider, en habit, la poitrine barrée du grand-cordon de la Légion d'honneur, s'efforçait de dominer le tumulte. Avec un courage tranquille, bien qu'assailli de tous côtés, directement injurié et menacé par les forcenés qui escaladaient le fauteuil présidentiel, il essayait de ramener l'ordre et de permettre à la discussion de se poursuivre librement, avec les garanties d'indépendance nécessaires. Peine perdue. Gambetta s'élance à la tribune ; en quelques unes de ces phrases sonores qui avaient le don d'électriser la foule parce qu'elles manquaient d'un sens pouvant donner à réfléchir, il a bientôt fait de grouper autour de lui toutes les forces de l'émeute, sur lesquelles son nom exerçait le prestige acquis au procès Delescluze. Le mot de République est prononcé, par l'orateur et repris par la foule surexcitée. Dès lors c'en est fait de l'Empire !

Il restait en ce moment une vingtaine de députés dans la salle. Le vénérable président, impuissant à dominer ce tumulte, sans autorité et presque n'ayant plus le droit de rester là, en présence de la désagrégation des pouvoirs publics, prend le parti de se couvrir et de quitter la salle.

Immédiatement le peu de respect ou de crainte qui retenait encore les révolutionnaires s'évanouit.

La tribune est prise d'assaut par des forcenés qui crient et gesticulent à la fois, les gradins sont assiégés par le peuple, tandis que Jules Favre, Jules Ferry et Gambetta, ayant proclamé la déchéance de l'Empire, entraînent la foule à l'Hôtel de Ville où va se constituer le nouveau gouvernement de la Défense nationale.

Ce gouvernement fut composé du général Trochu, président, que le comte de Palikao avait chargé, avant de se retirer, de tous les pouvoirs militaires; de Jules Favre, vice-président, Jules Ferry, secrétaire; Eugène Pelletan, Garnier-Pagès, Henri Rochefort, Crémieux, Glais Bizoin, Emmanuel Arago, Gambetta, Jules Simon, Picard. Les portefeuilles furent attribués en dehors de Jules Favre qui prenait les Affaires étrangères, et de Gambetta qui assumait l'Intérieur, au général Le Flô pour la Guerre, à l'amiral Fourichon pour la Marine, à Jules Simon pour l'Instruction publique et les Cultes. Crémieux prenait la Justice, Picard les Finances, M. Magnin l'Agriculture et le commerce. M. Etienne Arago était désigné comme maire de Paris, avec MM. Brisson, Clamageran, Floquet et Hérisson comme adjoints, tandis que M. de Kératry devenait préfet de police.

M. Thiers, qui était député de Paris et avait pris une part active à l'organisation du changement de régime, voulut rester en dehors des affaires publiques.

A peine institué, le gouvernement de la Défense nationale lança une proclamation que nous reproduisons ici et qui mettait le point final au régne de Napoléon III.

Cette proclamation accueillie par la population avec cette sorte de prostration qui suit les grandes crises, achevait de ruiner les espérances de ceux qui conservaient leur fidélité au souverain déchu et leur foi dans l'avenir de la dynastie.

Le soir même, devant la menace d'une invasion des Tuileries qu'il eût été impossible de défendre, l'impératrice Eugénie, assistée de quelques amis dévoués comme le docteur Evans, M. Piétri, Mme Lebreton, sœur du général Bourbaki, abandonnait furtivement le palais où elle avait connu tant de jours de gloire et tant de triomphes, pour aller commencer le douloureux exil qui ne devait plus finir.

En même temps, au château de Wilhelmshohe, l'empereur prisonnier, vaincu par la maladie et la fatalité peut être plus que par les rigueurs de la guerre, s'en remettait, après une entrevue tragique, à la générosité du roi Guillaume. De la défaite de l'un allait sortir l'élévation de l'autre ; la diminution de la France allait donner l'essor à l'aigle germanique ; et cette triste journée ouvrit pour nous la plaie saignante que quarante ans n'ont pas refermée.

Certes ce sont là des souvenirs cruels à évoquer. Mais ils font désormais partie de l'Histoire et il n'est pas permis de les ignorer si douloureux soient-ils. Ce qui nous console c'est que pendant les quarante années qui nous séparent de la guerre le sentiment patriotique n'a jamais faibli chez nous.

L'horreur qu'inspirent les doctrines internationalistes en est la meilleure preuve.

P. CONTAMINE DE LATOUR.

Pensées.

Parmi les bêtes sauvages, la plus à craindre c'est le tyran ; parmi les domestiques c'est le flatteur.

Mes vers me coûtent peu, disait un poète : ils vous coûtent ce qu'ils valent, lui répond son ami, poète aussi.